

Entretien avec Pavel Loungine
Le nouveau visage du cinéma soviétique
Taxi Blues

Michel Euvrard and André Roy

Cinéma québécois et question nationale
Number 52, November–December 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22149ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Euvrard, M. & Roy, A. (1990). Entretien avec Pavel Loungine : le nouveau visage du cinéma soviétique / *Taxi Blues*. *24 images*, (52), 49–51.

TAXI BLUES: ENTRETIEN AVEC PAVEL LOUNGUINE

propos recueillis par Michel Euvrard et André Roy

le nouveau visage du cinéma soviétique



PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

Premier film de Pavel Loungine, *Taxi Blues* vient s'inscrire dans cette «nouvelle vague» du cinéma soviétique déjà amorcée avec Pitchoul ou Bodrov. Ces cinéastes ont en commun une volonté de saisir la réalité brute de la Russie contemporaine, avec tous ses bouillonnements et déchirements souterrains. Malheureusement pour nous, la version doublée (c'est-à-dire défigurée) présentée à Montréal ne nous permet d'apprécier que partiellement la couleur de ce film tourné intégralement en son direct. Loungine, cinéaste de l'urgence, fils d'un pays qui se désagrège, est venu témoigner de la soif de changement qu'il partage avec tous ceux qui, dans son pays, ne veulent plus être patients.

24 images: *On pourrait parler de votre travail de scénariste avant la réalisation de votre film.*

Pavel Loungine: J'étais scénariste professionnel et j'ai travaillé dix ans dans le cinéma. Je n'ai jamais réussi à faire quelque chose d'intéressant. C'était la plupart du temps des scénarios de commande, toujours gâchés par de mauvais réalisateurs. Je ne me souviens même plus de la plupart des titres de mes films; ça a passé comme un cauchemar; j'étais tellement frustré, parce que c'est bête de passer sa vie à faire un travail mécanique. Tout notre cinéma appartenait avant à l'État, qui ne se préoccupait pas des lois du marché comme cela se fait un peu plus maintenant avec les coopératives. Tout notre art avait une fonction purement pédagogique et idéologique. Les films étaient faits sur commande, avec des thèmes comme les paysans, les écoliers, et le public était absolument exclu. Il faut maintenant retourner vers le public.

24 images: *Est-ce qu'il était urgent pour vous de montrer ce que nous, Occidentaux, n'avons jamais vu, par exemple les bas-fonds, l'underground moscovite?*

P. Loungine: Moi, je sens Moscou comme ça. C'est une ville extrémiste: on peut tout trouver à Moscou, sauf la vie normale, qui n'existe pas, parce que tout est polarisé. J'ai essayé de capter cette énergie folle, dangereuse, qu'elle dégage. Avec sa liberté et aussi son refus de liberté, c'est une vie nouvelle qui sort d'elle comme une fleur qui pousse dans la boue.

24 images: *Est-ce que *Taxi Blues* a été difficile à produire? Est-ce grâce à la pérestroïka qu'il a pu être réalisé?*

P. Loungine: Oui, c'est grâce à la pérestroïka. C'est peut-être le premier film produit sans les studios officiels. S'il y a eu coproduction, c'est parce qu'il y avait une coopérative, une société mixte, qui s'appelait Astre Americano Soviet. Les conditions de production étaient totalement nouvelles. J'avais une toute petite équipe que j'ai payée trois fois plus que les studios officiels; on travaillait uniquement dans des décors naturels, pas dans ces studios qui ont quelque chose de kafkaïen, énormes, où on rencontre dans les couloirs des tas de gens qui ne font rien, où on produit pourtant 50, 60 films par année, et ce, dans un système complètement inefficace. Nous, on a trouvé un grand appartement dans Moscou, qui venait d'être vidé pour la rénovation; on l'a divisé en deux: il y avait d'un côté le décor du film, et de l'autre les bureaux de la production. Tout est réel dans le film: les chiottes, la cuisine, le plafond, les planchers. On travaillait tous là, l'équipe n'était pas dispersée; je commandais les déjeuners et les dîners, et on mangeait sur une grande table; ça a permis de créer une intimité dans l'équipe.



Taxi Blues. Liocha le saxophoniste (Piotr Mamorov) et Schlikov (Piotr Zaitchenko).

24 images : *Le film a aussi été tourné en son direct, ce qui ne s'est jamais fait dans le cinéma soviétique, non ?*

P. Lounguine : C'est le premier film soviétique tourné en son direct. L'équipe d'ingénieurs venait de France parce que personne en Union soviétique n'a d'expérience dans ce genre de travail. Le son direct donne une densité absolument incroyable aux scènes. Quand je regarde les films soviétiques, qui sont doublés, je les trouve totalement faux. Il a fallu se débrouiller; on tournait par exemple près d'une usine de guerre qui faisait un bruit que je ne pouvais pas prendre, et on a réussi à l'arrêter pour deux heures. Il n'y a qu'à Moscou qu'on peut faire ça, avec des bouteilles de cognac, de vodka.

24 images : *Est-ce qu'un Moscovite pourrait suivre les déplacements des personnages dans ce Moscou underground ?*

P. Lounguine : On a fait très soigneusement les repérages, parce que le troisième personnage de ce film est Moscou, une ville qui existe maintenant dans sa nouvelle image, très réelle. Je ne sais si vous avez remarqué, mais chaque paysage est signifiant, chaque endroit est condensé : couloirs noirs, briques rouges, etc. En même temps, on pouvait découvrir un entourage plus intéressant, comme cette femme avec ses dents de fer et qui rit, qu'on a traînée deux ou trois jours pour essayer de la mettre dans une scène. Il y avait comme ça beaucoup d'improvisation, ce qui ne se fait pas dans le cinéma soviétique.

24 images : *Est-ce que le tournage a été très rapide ?*

P. Lounguine : Vous n'allez pas le croire : on a signé le contrat le 3 avril [N.d.l.r. : 1989], on a commencé le tournage le 19 juin et tout était fini le 7 septembre. C'est deux fois plus rapide que pour n'importe quel film tourné dans mon pays. Il le fallait : notre caméra avait été louée en France. Le tournage est le souvenir le plus agréable que je garde de ce film.

24 images : *Aviez-vous une idée très précise avant le tournage de l'aspect visuel du film ?*

P. Lounguine : Je voulais suivre de très près cette énergie de Moscou. Je ne voulais pas que mon film soit esthétisant, car il était basé sur une énergie, comme celle du rock, et il fallait l'attraper. J'en ai beaucoup parlé avec mon chef-opérateur; il était très jeune, vingt-huit ans, c'est un type génial. Il fallait qu'il oublie tout ce qu'il avait appris. Pour montrer les choses, Moscou sous cet aspect, il fallait trouver un nouveau langage. On vit dans un monde qui ne peut pas être décrit dans un ancien langage. L'énergie était pour moi le seul critère parce que je n'avais jamais fait de film, je ne savais pas faire des plans, je n'ai jamais travaillé avec des acteurs. Mon seul critère était que cette énergie passe. Les acteurs devaient jouer avec leur plexus, pas avec leur visage, mais avec leur force intérieure. J'ai compris que tout ce qui était gentil, généreux, sympa, n'avait pas d'impact, était de mauvais goût.

24 images : *Justement, pour nous, cette énergie du film rappelle le cinéma américain.*

P. Lounguine : J'ai été drôlement influencé par le cinéma américain, surtout celui des années 60 et 70 qui m'avait beaucoup touché, marqué. Mais je ne pense pas vraiment à ça pour mon film parce que je ne vois pas actuellement beaucoup de films américains qui sont pour moi des films très creux, très

plats, qui sont comme des trucs, la production d'objets. Les cinéastes américains ont découvert une méthode pour faire des films qui ne vont pas perdre de l'argent. Malheureusement, il y a un certain recul dans le cinéma américain. Le nouveau cinéma américain sera peut-être fait en Russie, au Canada ou en Australie, je ne sais pas. C'est assez insolent de ma part de dire ça, de ce cinéma.

24 images : *C'est un film très dur sur les relations entre les gens, sur le rapport amour-haine entre les deux personnages: est-ce que ce n'est pas un film pessimiste ?*

P. Lounguine : C'est un film qui se termine avec la passion, et quand il y a de la passion, si les gens s'aiment, ce n'est pas du pessimisme; le pessimisme, c'est quand on est froid. Si le film s'était terminé sur un adieu et que Liocha et Schlikov ne se voyaient plus jamais, il l'aurait été. Mais vous savez, la réalité est plus forte que moi et il se passe dans la vie des choses qui semblent irréelles. Tout ça en fin de compte tourne autour du problème de la liberté. La majorité de notre peuple ne sait pas malheureusement quoi faire de cette nouvelle liberté puisqu'il n'en a pas l'expérience. Toute initiative chez nous a été punie et c'est la grande tragédie de la Russie. C'est ce qui se passe dans le film avec ce monstre qui est alcoolique, qui est un parasite, mais qui a gardé une liberté intérieure, qui est un être vivant. C'est le paradoxe de la pérestroïka: elle a donné beaucoup de choses à nos intellectuels et pas grand-chose au peuple. Schlikov ne comprend pas, il étouffe, il a une haine, une colère parce qu'il ne sait pas où sont le bien et le mal. Il ne sait qui il est, où il est; il est absolument perdu. Il ne veut pas être un petit con, un minable; il veut être un homme, comme il dit. C'est une victime de notre système. En fait, tout le monde est victime; Liocha, la fille, le vieux retraité, qui sont comme les poissons qui vivent très profondément dans la mer, déformés par la masse de l'eau. Mais est-ce que vous pouvez comprendre cette situation? Ils ont passé toute leur vie sous la pression d'un système qui commence dès l'école maternelle et qui finit quand tu es mort, et même après quand la famille attend pour trouver une place au cimetière. Personne n'a subi ailleurs une pression pareille; c'est une expérience historique unique. Tous ces gens sont des victimes et je les aime beaucoup. Notre problème est: combien de temps faudra-t-il à la prochaine génération pour s'adapter à cette nouvelle liberté?

24 images : *Schlikov est proche du fascisme, il pourrait facilement tomber de ce côté ?*

P. Lounguine : Quand j'ai écrit le scénario, je voulais donner ce sentiment de guerre civile qui était à côté de nous, mais qui n'y était pas encore. Quand j'ai fini le film, elle y était, avec cette loi de la jungle. Tout s'est mis à craquer de partout. C'est le commencement des problèmes. Il y a dans mon pays des gens qui vivent au Moyen Age et d'autres au XX^e siècle, et personne ne réussit à se comprendre. La pérestroïka fait coexister deux systèmes différents. Et les films, particulièrement les documentaires, exposent cet étouffement, ce socialisme qui est unique, différent du socialisme hongrois, par exemple. Tout le monde est coupable et il faut recommencer à vivre, à créer des choses nouvelles. Les nouveaux films vont être plus violents, plus drôles, mais aussi plus petits, plus humbles, plus près des gens.

24 images : *Est-ce que vous avez un autre scénario actuellement sur la table ?*

P. Lounguine : Je ne l'ai pas encore tout à fait écrit, mais je l'ai inventé, et j'espère le tourner au printemps 91. Ce sera encore un film sur les Moscovites, sur les possibilités du fascisme, du nationalisme. Voyez-vous, je peux témoigner des problèmes les plus angoissants, les plus tragiques et les plus intéressants de notre siècle. Il ne faut pas avoir peur de parler des choses les plus dangereuses, les plus secrètes, les plus inhabituelles de la Russie. Le film mettra en scène des jeunes qui partent à la chasse au diable, aux Juifs, à tout, pour purifier l'âme russe, slave. Ce ne sera pas une histoire sur l'antisémitisme, mais sur des gens qui se martyrisent eux-mêmes par l'absence d'une vie normale.

24 images : *Votre film a-t-il été diffusé en Union soviétique ?*

P. Lounguine : On l'a un peu montré, après Cannes, dans des clubs d'écrivains, de cinéastes, d'architectes. Il commencera à être distribué fin septembre cette année. Je l'ai montré le 27 août à l'occasion de la fête du cinéma en U.R.S.S. et il a eu un succès très fort auprès du public, d'un public jeune qui a adoré ce film, un public punk, vous savez, avec des bagues, des aiguilles partout. Moi, ça me plaît. C'est le film qui a été vendu le plus cher sur le marché du film soviétique. Il va être distribué partout dans le pays, et j'espère qu'il va faire de l'argent parce qu'il faut prouver que ce n'est pas une merde, qu'il peut bien fonctionner, que c'est un film sérieux. Il existe actuellement beaucoup de sociétés, des coopératives qui distribuent des films, des films étrangers aussi, je ne sais pas comment elles fonctionnent, mais on a commencé à vivre dans une vraie concurrence. C'est bien, parce que les gens sont tellement fatigués de la vie qu'ils font un effort pour aller au cinéma.

24 images : *Est-ce que le prix d'entrée va augmenter ?*

P. Lounguine : Il le faut. Le cinéma est très populaire chez nous et il ne coûte pratiquement rien, moins d'un rouble. De plus, avec la distribution libre, avec des distributeurs qui ont des films très intéressants, il faudra que ça change parce que l'État, auquel appartiennent les salles, prend un énorme pourcentage sur les revenus. La liberté va aussi commencer quand les salles n'appartiendront plus à l'État. ■



PHOTO BERTRAND CARRIÈRE
Pavel Lounguine